

# Résonances médiatiques : partages, transferts et appropriations

Sylvain David  
Université Concordia

Sophie Marcotte  
Université Concordia

L'omniprésence des médias dans la société occidentale s'est amplifiée au cours des dernières années, particulièrement avec l'essor d'Internet et des réseaux sociaux. L'information, des événements collectifs d'envergure historique aux trivialités narcissiques du quotidien, se voit ainsi relayée en un apparent direct continu. De même, elle fait l'objet d'un commentaire perpétuel de la part d'un bassin de plus en plus large et de moins en moins spécialisé d'observateurs-participants.

Cette fonction et cette importance accrues des médias sont généralement présentées de manière positive comme une caractéristique essentielle de l'ère postindustrielle. Il en découlerait une économie de l'information et du savoir, où la force de production céderait le pas à la puissance imaginative ou intellectuelle. Quelques voix négatives s'élèvent toutefois pour dénoncer la perte de contact avec le supposé réel impliqué par un tel déploiement de représentations qui, au fil des reprises et des partages, en viennent souvent à se prendre elles-mêmes pour objet. On parle alors, en une allégorie qui remonte à la Caverne de Platon, de « spectacle » ou de « simulacre ».

La croissance exponentielle de la sphère médiatique et l'accentuation des besoins en termes de production et de participation que celle-ci suscite ont mené à des croisements inédits entre divers genres et formes d'expression. Un même contenu migre désormais d'un support à l'autre, parfois dans son incarnation originelle, parfois réinventé pour l'occasion. De telles reprises et modulations ont mené à l'émergence de modes d'expression hybrides, qui jouent sur les possibles de la perception. Elles permettent aussi la réactualisation d'éléments de l'imaginaire tombés dans la désuétude ou l'oubli. On a toutefois pu critiquer le morcellement de l'attention qui en découle, lequel contribuerait à une fragmentation sociale plus vaste. Le renforcement de l'iconicité a également fait craindre un recul de l'écrit, voire le passage définitif d'un univers du livre à un monde de l'écran.

### ***(Re)production médiatique et « contenu de vérité »***

Le flux perpétuel de récits et d'images que génèrent les médias et les représentations croisées, souvent autoréférentielles, qui

en découlent, auraient, si l'on en croit Fredric Jameson, une répercussion paradoxale : l'« expansion prodigieuse de la culture à travers le domaine social, au point qu'on pourrait dire que tout dans notre vie sociale [...] est devenu "culturel" dans un sens original et non encore théorisé » (2007, p. 96). Une telle ambiguïté pose problème à l'auteur de *La Logique culturelle du capitalisme tardif*, car, fidèle en cela aux idées de l'École de Francfort, il considère que l'œuvre artistique authentique doit comporter un « contenu de vérité » offrant une perspective originale et décalée sur l'imaginaire. Or, la dissolution d'une sphère autonome de la culture

laisse [...] supposer que certaines de nos conceptions radicales les plus chères et les plus consacrées sur la nature de la politique culturelle pourraient bien se retrouver par là même dépassées. Si différentes qu'aient pu être ces conceptions (qui vont des mots d'ordre contestataires de l'opposition et de la subversion à la critique et la réflexivité), elles partageaient toutes un présupposé unique et fondamentalement spatial qui peut se résumer dans la formule tout autant consacrée de « distance critique ». (2007, p. 97)

Pareil constat peut paraître quelque peu daté, dans la mesure où les nouveaux médias ont fait preuve de capacités d'intervention inédites. Demeure toutefois l'idée selon laquelle la porosité des contenus médiatiques, qui en viennent souvent à se métisser et à échanger leurs propriétés formelles, abolirait ce que Jameson nomme la « distance esthétique minimale » (p. 97) et constituerait dès lors un vecteur d'aplanissement et d'homogénéité.

Les contributions réunies dans ce dossier partent du postulat strictement inverse : *les multiples partages et transferts permis par l'interaction entre différents médias produiraient une dimension critique ou « contenu de vérité » qui reposerait sur les*

*propriétés formelles des éléments ainsi appropriés.* Suivant cette idée, une plateforme qui repose sur le texte, à l'instar d'Internet et des réseaux sociaux, serait forcément investie par la capacité interdiscursive et polysémique traditionnellement associée à ce mode d'expression. De même, le recours à l'image convoquerait nécessairement la charge iconographique de la figure et l'ouverture à un imaginaire en partage que celle-ci suppose. Enfin, le passage par le récit impliquerait inévitablement un rapport à la temporalité, à l'identité et à la communauté qui mettrait en perspective les faits et événements ainsi évoqués. Bien évidemment, ce supposé « contenu de vérité » varierait en teneur et en intensité d'un objet médiatique à l'autre, comme c'est d'ailleurs le cas pour les productions réalisées sur des supports traditionnels. Les exemples retenus pour les études qui constituent ce dossier ont dès lors été choisis en fonction de cette hypothèse et, surtout, de son illustration.

### ***Résonances médiatiques***

Nous nommons « résonances médiatiques » ce phénomène de porosité dynamique entre différents supports et modes d'expression. Dans son acception courante, cette locution renvoie au phénomène d'écho et d'amplification de l'information dans le cycle médiatique. Nous y voyons plutôt la formulation imagée de l'hypothèse selon laquelle une part du contenu critique des genres modernes perdurerait dans le monde des médias par le biais des formes communes du texte, de l'image ou du récit. Nous y voyons également une invitation à étudier les divers glissements, reprises et dynamiques d'influence qui en résulteraient.

L'idée de résonances médiatiques permet en outre, comme c'est le cas dans le présent dossier, de combiner trois des domaines emblématiques de l'université québécoise et canadienne, soit l'intermédialité, la théorie de l'imaginaire et la théorie du discours social. Elle ouvre également à une intensification des pratiques liées aux humanités numériques, un autre domaine où l'université locale se distingue depuis une dizaine d'années, notamment par le déploiement de nombreux laboratoires et centres de recherche consacrés au développement et à l'étude des liens entre littérature, arts, culture et technologies. Le cumul de ces perspectives pousse à une réflexion sur l'incidence à la fois interne et externe des médias dans le discours et les représentations, mais aussi dans les modalités de leur analyse et de leur interprétation.

Les résonances médiatiques se veulent donc un point de convergence, une appellation ouverte où tout chercheur intéressé par le sujet peut éventuellement se reconnaître. De ce fait, elles renvoient à une série de questions inédites et aux démarches singulières que celles-ci suscitent plutôt qu'à un champ disciplinaire clos. Elles formulent une problématique d'ensemble qui invite, comme c'est souvent le cas dans la culture contemporaine, à des approches croisées, collaboratives. D'où, on l'aura compris, l'intérêt de ce dossier.

### ***Une approche singulière***

Les contributions ici rassemblées ont pour caractéristique commune de s'articuler autour d'objets particuliers, de traiter de cas concrets. Elles proposent des exemplifications singulières d'enjeux trop souvent traités de manière panoramique et donc

générale, si ce n'est abstraite. La déformation méthodologique des études littéraires, où l'objet individuel est estimé digne d'intérêt, s'avère ici stratégiquement utile, nécessaire. En un univers où la culture médiatique est omniprésente, où s'observe une résonance constante entre diverses formes d'expression, seul le cas singulier, l'exemple appliqué permettrait, comme le souhaite Jameson, de creuser une éventuelle distance critique, de déceler une part ténue de « contenu de vérité ».

Dans cette optique, le dossier s'ouvre par une réflexion sur les textualités numériques, où Marc Rowley s'intéresse à la polyphonie observable dans le réseau Twitter et Jérôme-Olivier Allard aux dialogues dans les jeux vidéo. S'ensuit un développement sur le « roman augmenté » dans lequel Anne-Marie David se penche sur les métissages génériques propres à la littérature du travail et Sophie Marcotte, sur l'appropriation narrative du courriel. Les trois articles subséquents creusent la question des recadrages et des transferts : Émilie Lamoureux, en prenant pour objet l'adaptation cinématographique d'un roman de Patrick Senécal; François-Emmanuel Boucher, la transposition de Proust en bande dessinée; et Geneviève Hamel, la recréation vidéo d'une œuvre de Samuel Beckett. Le dossier se clôt par une interrogation sur les liens entre savoirs, identités et écrans, où Sylvain David évoque la récente réinvention télévisuelle de Sherlock Holmes et Bertrand Gervais, les possibles de l'image numérique.

### **Bibliographie**

JAMESON, Fredric. (2007 [1991]), *Le Postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif*, traduit de l'américain par Florence Nevoltry, Paris, ENSBA, coll. « D'art en questions ».